



Mots. Les langages du politique

82 | 2006
L'emprunt et sa glose

Jean-Michel Adam et Ute Heidmann (éd.), *Sciences du texte et analyse de discours. Enjeux d'une interdisciplinarité*

Damon Mayaffre



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/mots/831>
ISSN : 1960-6001

Éditeur

ENS Éditions

Édition imprimée

Date de publication : 1 novembre 2006
Pagination : 111-118
ISBN : 978-2-84788-099-1
ISSN : 0243-6450

Référence électronique

Damon Mayaffre, « Jean-Michel Adam et Ute Heidmann (éd.), *Sciences du texte et analyse de discours. Enjeux d'une interdisciplinarité* », *Mots. Les langages du politique* [En ligne], 82 | 2006, mis en ligne le 01 novembre 2008, consulté le 22 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/mots/831>

Comptes rendus de lecture

Sciences du texte et analyse de discours. Enjeux d'une interdisciplinarité¹

Jean-Michel Adam et Ute Heidmann éd.

2005, Genève, Slatkine érudition, 273 p.

Sciences du texte et analyse de discours se présente comme un ouvrage collectif regroupant les communications d'un colloque international tenu à Lausanne en 2004. Les signatures² sont riches et contrastives puisque, dans un élan œcuménique, spécialistes d'analyse du discours et spécialistes d'analyse textuelle confrontent leurs points de vue.

Car l'objectif principal de l'ouvrage est bien là, dans le dépassement des querelles de chapelles par un double mouvement ouvert et fédérateur qui consiste à articuler (voire à rapprocher) les deux objets « texte » et « discours » et à appréhender cet (ces) objet(s) dans une perspective interdisciplinaire sans a priori.

L'introduction de l'ouvrage, « Sciences du texte en dialogue. Analyse de discours et interdisciplinarité » (p. 7-17), par Jean-Michel Adam et Ute Heidmann, situe précisément le propos dans cette double perspective. Les auteurs, en effet, s'appliquent, d'une part, à établir une relation non pas exclusive ou contradictoire, mais essentielle et hyponymique, entre texte et discours³ et définissent, d'autre part, l'analyse de discours avant tout comme un moyen de penser l'interdisciplinarité entre les sciences du texte et d'autres disciplines.

Le plaidoyer en faveur de l'interdisciplinarité, qui s'appuie sur l'œuvre de Pierre V. Zima (2003), est convaincant, même si les auteurs feignent sinon de découvrir l'interdisciplinarité, du moins de la considérer comme une perspective nouvelle – alors même qu'elle est originelle dans l'analyse de discours⁴ –, et

1. Une malencontreuse faute de frappe, sur la couverture, indique : « Enjeux d'une interdisciplinité ».
2. Jean-Michel Adam, Ruth Amossy, Silvana Borutti, Claude Calame, Emmanuelle Danblon, Marc Dominicy, Ute Heidmann, Dominique Maingueneau, Jérôme Meizoz, Jean-Marie Privat, Jean-Marie Viprey et Pierre V. Zima.
3. On notera par exemple l'affirmation : « Nous avons regroupé dans ce volume des études qui s'interrogent sur la place des sciences du texte au sein de l'analyse de discours » (p. 8), ou la formule : « La dimension textuelle du discours est abordée... » (p. 9).
4. Dans ces conditions, la question est moins : « Faut-il ou non de l'interdisciplinarité ? », que : « Après 30 ans de pratique, quel bilan de l'interdisciplinarité ? » Voire : « Pourquoi l'interdisciplinarité a-t-elle mal fonctionné ? »

que l'ouvrage lui-même montre, malgré sa réelle intention, le difficile dialogue entre les disciplines en regroupant avant tout des auteurs issus des sciences du langage ou de la littérature à (l'auto-)exclusion des historiens, des sociologues, des psychologues.

La réflexion introductive sur texte/discours ou, plus précisément, sur analyse textuelle/analyse du discours est, quant à elle, passionnante mais problématique, jusqu'à laisser imaginer un certain malentendu entre les différents contributeurs de l'ouvrage. Si, à titre personnel, nous ne pouvons que suivre J.-M. Adam et U. Heidmann lorsqu'ils affirment que « l'analyse de discours a pour but d'articuler la double dimension sociale et textuelle des pratiques discursives », et que « l'analyse de discours se définit ainsi moins comme une nouvelle discipline que comme un champ de recherche interdisciplinaire » (p. 8), on peut douter que D. Maingueneau, associé par les auteurs à cette affirmation, en soit tout à fait d'accord. La référence que J.-M. Adam et U. Heidmann donnent, sous forme de caution, de D. Maingueneau est même très évasive (p. 8), alors que l'on retrouve sous la plume de ce dernier l'affirmation explicite inverse d'une analyse de discours érigée en véritable discipline (Charaudeau et Maingueneau éd., 2002, p. 45 et 12).

À vrai dire, le titre même de l'ouvrage, avant l'introduction, montre la perspective principale des éditeurs scientifiques. *Science du texte et analyse de discours* : le texte est un objet constitué, un concept opératoire, unifié et théorisable lorsque les discours sont des pratiques toujours plurielles, complexes, a- ou polymorphes, insaisissables⁵. À la réflexion, l'ouvrage est peut-être moins ecuménique qu'imaginé.

Les articles de D. Maingueneau, J.-M. Viprey et J.-M. Adam sont regroupés dans une belle première partie (p. 35-96) consacrée au rapport entre l'analyse du discours et la philologie.

D. Maingueneau, dans « Philologie et analyse du discours » (p. 37-50), prend tout d'abord à bras-le-corps la question en constatant que, « curieusement » (p. 37), l'analyse de discours n'a jamais réfléchi à ce rapport alors même qu'une continuité entre la philologie traditionnelle et l'analyse du discours pourrait être envisagée. Mieux : loin de ses prétentions fondatrices, l'analyse de discours ne serait-elle pas simplement un prolongement et une « nouvelle philologie » (p. 37) ? On le devine, D. Maingueneau finira par conclure par la négative, mais non sans donner des arguments opposés. Car l'auteur est obligé de constater, par exemple, que philologie et analyse de discours partagent une certaine « plasticité », ou autrement dit qu'« on retrouve dans la philologie comme dans l'analyse du discours la duplicité d'une discipline polymorphe

5. Le refus militant du singulier pour qualifier « discours » sera réaffirmé et explicité plus loin par J.-M. Adam (p. 69).

qui, à la fois, construit un savoir positif et constitue une zone d'interaction forte entre plusieurs espaces de savoir » (p. 48).

Mais pour D. Maingueneau, la parenté n'est plus aujourd'hui possible car la philologie, de fait, a trop longtemps réduit son champ géographique d'investigation à la seule littérature et son champ chronologique aux textes anciens ou médiévaux. Surtout, avant tout préoccupée par l'origine des textes et par leur dimension esthétique, elle a trop longtemps délaissé le champ scientifique de leur compréhension-interprétation pour en faire une approche technique ou génétique et une lecture exégétique, esthétisante, méthodologiquement érudite mais seulement « attentive » (p. 46), « empathique » (p. 46) ou littéraire.

Pour finir, au-delà de ce déficit scientifique qui fait fi de l'apport saussurien et des sciences du langage, la philologie s'est consacrée aux textes – aux textes rares souvent sacrés, prémodernes –, lorsque l'analyse de discours entend se consacrer aux discours – aux discours souvent profanes et contemporains. Où l'on revient à la distinction entre textes, entendus ici comme source à établir et à *critiquer*, et discours, entendus comme pratique à *analyser*, à comprendre et à interpréter.

C'est précisément parce qu'il se revendique de l'analyse textuelle que J.-M. Vipey (« Philologie numérique et herméneutique intégrative », p. 51-68) peut, tout au contraire, en appeler à la philologie – une philologie revisitée, certes – emboitant le pas d'auteurs comme François Rastier.

L'article s'ouvre sur la réflexion la plus profonde de l'ouvrage sur texte et discours. « Le texte est un mode opératoire sur le discours » (p. 52), peut-on lire ; ou encore, le texte est « l'institution d'un discours » (p. 54). Et si J.-M. Vipey reconnaît que « le texte n'est pas un objet par soi, mais une phase vers l'objet fondamental des sciences humaines qu'est le discours », c'est pour mieux dénoncer, avec Georges-Élia Sarfati (2003), « une analyse de discours qui manque(ra)it le texte en tant que tel » (p. 53) et réfuter l'équation, aussi simpliste que fautive, qui fait du texte un discours moins ses conditions d'énonciation (p. 59).

Mais l'objet de l'article de J.-M. Vipey est ailleurs, dans « la troisième révolution technique de l'histoire universelle du discours après l'écriture et l'imprimerie » (p. 51) qu'entraîne le numérique. En changeant de support, les textes rappellent ou révèlent leur vraie nature : celle de construits, celle d'artefacts, celle d'hypertextes (le texte est « par sa nature d'artefact et dès l'origine, hypertexte », p. 59). Dès lors, la nouvelle philologie numérique et l'herméneutique intégrative que J.-M. Vipey appelle de ses vœux se proposent d'exploiter les vertus de l'hypertextualité et les capacités des logiciels de traitement en étudiant notamment la « texture » (p. 60 et suiv.) des textes, c'est-à-dire les dimensions micro-distributionnelles d'un texte ou d'un corpus. Pour mieux nous convaincre, l'auteur illustre alors éloquemment son propos, sur corpus, par l'étude multidimensionnelle (AFC) des profils collocatifs des vocables dans *Le Monde diplomatique* de 1980 à 2000.

L'article de J.-M. Adam, « Les sciences de l'établissement des textes et la question de la variation » (p. 69-92), se décompose en plusieurs temps. Après avoir rappelé la tâche indispensable à l'analyse de discours de la linguistique textuelle⁶ et montré, ici ou ailleurs (Adam, 1999), combien le texte était l'objet même d'une linguistique ouverte sur la poétique, la rhétorique, la sémiologie, J.-M. Adam dénonce « le leurre de l'évidence naturelle du texte » (p. 70). Son article devient alors un appel à un travail philologique sur l'établissement des textes, artefacts tout comme chez J.-M. Viprey, et non pas données « statiques », clôturées sur elles-mêmes et incontestables telle qu'une page de livre peut nous le laisser penser. L'auteur pose ainsi centralement la question des variations textuelles, qu'il décline par les variations auctoriales, les variations éditoriales, l'instabilité des textes (évidente dans la littérature médiévale ou antique mais non moins contestable pour les discours retranscrits des hommes politiques contemporains) avant de développer longuement la question plus épineuse encore des traductions et de leurs inévitables pluralités. « L'apport de la démarche philologique tient d'abord à ce rappel de la non-évidence ou non-naturalité du texte. Le *moment philologique* permet d'éviter les dérives de l'interprétation et les critiques oubliées du texte ou de ses divers états » (p. 83), peut-il conclure.

Les articles de Ute Heidmann, Claude Calame et Emmanuelle Danblon composent la deuxième partie de l'ouvrage (p. 99-160) consacrée, par le biais du comparatisme, à la réflexion méthodologique.

Dans « Comparatisme et analyse de discours. La comparaison différentielle comme méthode » (p. 99-118), U. Heidmann nous convainc du « potentiel heuristique » (p. 100) du comparatisme et entend développer « les principes épistémologiques et méthodologiques de la comparaison » (p. 101). On retiendra au moins trois idées-forces pour valider une démarche comparative. D'abord, la nécessité de « construire des comparables » (p. 103)... qui effectivement le soient : sans doute cette réflexion nous renvoie-t-elle à la question des corpus et au moment philologique, évoqué par J.-M. Adam, qui doit présider à leur construction. Ensuite, l'intérêt d'étudier d'abord ce qui est différent (« comparaison *différentielle* », p. 102) ; car pour U. Heidmann, « il convient d'abandonner la comparaison universalisante en faveur d'une comparaison dont l'objectif n'est pas l'universalisation, mais la différenciation des langues, des littératures et des cultures » (p. 102). Enfin, pour plus de fruits heuristiques et de rigueur épistémologique, le devoir de comparer les textes dans « un rapport non-hiérarchique » (p. 104), car même une traduction est moins le reflet direct,

6. « L'analyse de discours a besoin de la linguistique textuelle... La linguistique textuelle a pour tâche la description et la définition des unités d'analyse transphrastiques. Dans le cadre d'une théorie de la production co-textuelle de sens, elle doit fournir à l'analyse de discours une théorie du texte qui dépasse les limites logico-grammaticales des grammaires de texte. » (p. 69)

vertical, du texte d'origine que celui, horizontal, d'un autre discours, d'un autre contexte, d'une autre culture. C'est par cette dernière réflexion sur la traduction – acte de création, donc, et non de transcription – que l'article de U. Heidmann prend toute sa valeur, car non seulement il s'appuie sur le traitement effectif d'un corpus de textes rassemblant les contes de Perrault et leur traduction anglaise, mais il resitue le propos dans les rapports entre langue, texte et discours et donne à réfléchir sur le rôle de l'intertexte, des genres ou du dialogisme dans l'analyse textuelle.

L'article de C. Calame, « Pragmatique de la fiction : quelques procédures de deixis narrative et énonciative en comparaison (poétique grecque) » (p. 119-143), repose sur le traitement précis de phénomènes déictiques en grec ancien et sur la question de leur (impossible) traduction.

À lire l'auteur, on ne peut qu'être convaincu qu'en pareil cas, l'approche textuelle ne suffit pas et que la « traduction transculturelle » impose un « décentrement comparatif » important (p. 120). Car en grec – et le problème devient cruel dans les poèmes ou les récits fictionnels –, l'outillage linguistique du « je-ici-maintenant » nous renvoie non seulement à une situation historique donnée dans laquelle se mélangent, qui plus est, récit et fiction, mais aussi à une situation ponctuelle d'énonciation partie intégrante du discours. Ainsi, « les formes démonstratives en *-de* ont cette capacité de référer ce qu'elles désignent aux coordonnées spatio-temporelles de qui assume le discours au moment de son énonciation, de manière intra- et extradiscursive. Dans le poème d'Hésiode, la référence impliquée par la forme démonstrative féminine et accusative *tênde* est double : elle renvoie, d'une part, au conflit juridique historique (extra-discursif) opposant le poète Hésiode à son frère Persès, d'autre part au dit de justice qui vient d'être présenté (intra-discursif) dans le discours poétique. » (p. 125)

Plus généralement, les démonstratifs ou l'anaphore situent donc « l'énoncé précisément à la croisée entre les deux dimensions référentielles du discours, entre référence au contexte linguistique et référence à la situation présente de l'énonciation » (p. 127).

Dès lors, C. Calame, dans une réflexion ambitieuse, peut nuancer la distinction récit/discours d'Émile Benveniste (qu'est-ce qui renvoie seulement au monde ? Qu'est-ce qui auto-renvoie seulement au discours ?) et réconcilie les aspects programmatiques et performatifs du langage. Pour finir, il en appelle à une approche « énoncive » (p. 122) du discours qui complèterait l'approche énonciative habituelle.

Enfin, dernier article de la deuxième partie, « Discours magique, discours rhétorique. Contribution à une réflexion sur les effets de persuasion » (p. 145-160), d'E. Danblon, pose le « discours rhétorique comme genre bien déterminé » (p. 145) et montre que discours rhétorique et discours magique sont comparables au sens où l'un et l'autre cherchent à influencer l'auditoire et, par là, à des degrés divers, à agir sur le monde. On lira dans cet article – comme

dans ceux de U. Heidmann ou R. Amossy – une tentative de prise en compte des genres que l’auteur relie à « l’idéologie dominante », p. 145 (les genres seraient-ils alors des formations discursives ?), et qui réclament de la part des locuteurs « une compétence spontanée » (p. 157) sans laquelle aucune juste compréhension des textes ne semble possible.

La troisième partie de l’ouvrage, enfin, rassemble des articles de R. Amossy, J. Meizoz et J.-M. Privat, consacrés au rapport entre analyse de discours et rhétorique (p. 161-227).

La contribution de R. Amossy, « Rhétorique et analyse du discours. Pour une approche socio-discursive des textes » (p. 163-179), montre d’abord comment la rhétorique et l’analyse du discours entretiennent des rapports intimes, l’une et l’autre étudiant par définition du « langage en situation » (p. 163). En distinguant « visée » et « dimension » argumentatives (p. 164 ; voir aussi Amossy, 2005), l’auteure montre, avec Christian Plantin (1996), que « toute parole est nécessairement argumentative » (p. 164). Bien sûr, un roman n’a pas une *visée* argumentative explicite mais, en présentant une vision du monde et en se situant dans un tissu dialogique ou intertextuel, il contient une *dimension* argumentative sous-jacente. Partant, l’analyse du discours ne peut faire l’économie d’une approche rhétorique.

On retiendra de l’article de R. Amossy au moins deux idées. D’abord, la vanité du texte seul. Les textes, du point de vue de l’argumentation, doivent être considérés à l’intérieur de « séries » (corpus ?) ; ils doivent être étudiés dans leur « cadre institutionnel » et dans leur « espace » ou « constellation doxique » ; ils doivent être appréhendés « à l’intérieur de la logique du genre » auquel ils se rapportent et « dans l’interdiscours dont ils participent » (p. 170-171). L’idée, travaillée maintenant par plusieurs auteurs depuis quelques années (Tzvetan Todorov, Jean-Michel Adam, François Rastier, Dominique Maingueneau, Ruth Amossy, etc.) semble définitivement adoptée par la communauté scientifique.

On notera ensuite la volonté de R. Amossy d’articuler la rhétorique antique à l’étude argumentative moderne et à l’analyse du discours. Tout en reprenant Aristote, R. Amossy note que la rhétorique ancienne étudiait *in abstracto* les effets de discours postulant l’existence d’un auditoire universel (tout le monde étant doué de raison). L’analyse de discours aujourd’hui entend fertiliser ou dépasser l’héritage en rappelant que « la recherche d’adhésion, le débat et la polémique ne peuvent se déployer que dans un espace social qui en détermine les possibilités, le sens et les limites. Toute analyse textuelle doit se donner les moyens d’en tenir compte » (p. 177). Si la rhétorique s’intéressait au sujet explicite qui use consciemment des figures rhétoriques traditionnelles, « l’analyse de discours décentre l’intentionnalité du sujet parlant pour proposer une approche socio-discursive des textes » (p. 163) en les resituant dans leur situa-

tion d'énonciation, leur contexte générique, leurs conditions de production-réception.

J. Meizoz, « *Ethos* et posture d'auteur (Rousseau, Céline, Ajar, Houellebecq) » (p. 181-195), reprend un propos publié ailleurs en français et en allemand. L'essentiel de l'article consiste à mettre en débat le potentiel heuristique d'un concept hérité de Bourdieu : la « posture d'auteur ». Proche de *l'ethos*, « la "posture" constitue une manière singulière et subjective d'occuper une "position" objective dans un champ ». Il s'agit de « modes de présentation de soi » (p. 182).

Comme on distingue *ethos* préalable et *ethos* discursif⁷, J. Meizoz distingue posture non discursive (look, conduite) et posture discursive et rappelle quelques acquis comme le lien entre *l'ethos* discursif et la position institutionnelle du locuteur.

Plus précisément : « La notion de posture invite à penser rationnellement un agir linguistique (*ethos* discursif) et des conduites sociales (vêtements, etc.). Le fait de parler de "posture" permet de prendre en charge les faits formels, la construction de l'orateur dans son discours, son répertoire et ses dispositifs historiques » (p. 191).

Dès lors, le concept – qui ne paraît pas apporter beaucoup plus que celui d'*ethos* en termes programmatiques – révolutionne notre positionnement disciplinaire et rend nécessaire l'inter- ou la transdisciplinarité (Frédéric Darbellay, 2005) : « Ainsi, dans la mesure où les discours (littéraires ou non) sont relatifs à des postures, leur spécificité formelle relève alors non seulement de la poétique, mais aussi de la sociologie de la culture. » (p. 191)

Enfin, dans « Le retour et ses discours. Une ethnocritique des intersignes » (p. 197-227), J.-M. Privat offre un commentaire de texte abouti d'une nouvelle de Maupassant. L'auteur montre combien la nouvelle est prise dans un entrelacs interdiscursif : interdiscursivités juridique, folklorique, épique, religieuse. Il insiste ainsi sur la pluralité des systèmes interprétatifs complexes, variés, entrecroisés ; véritable « feuilleté » interdiscursif, pourrait-on dire en pensant au feuilleté énonciatif de Georges Molinié. Aussi, après avoir écrit que « la nouvelle de Maupassant pose des indices textuels culturellement réglés et articulés que nous proposons de nommer des "intersignes" » (p. 221), J.-M. Privat se propose de définir le concept d'« intersigne » repris à l'ethnographie : « Les "intersignes" sont, en ethnographie, des signes concrets annonceurs d'événements (souvent dramatiques) à venir (un chien qui hurle dans la nuit est codé comme l'annonce d'une mort prochaine dans le voisinage). La particularité discursive d'un texte littéraire est de systématiser ce jeu de correspondances culturelles multiples qui engagent un processus de lecture particulier. » (p. 221)

Reste, pour nous, à savoir comment appréhender ces « intersignes » au-delà de la lecture attentive et érudite que l'auteur propose, et si le transfert d'un

7. Voir par exemple D. Maingueneau (2002) et R. Amossy (1999).

concept d'une discipline à une autre peut être suivi d'un transfert méthodologique pour le rendre opératoire.

Signalons, pour conclure ce compte rendu, que les neuf articles dont nous venons de souligner la richesse sont encadrés par un « prologue » de P. V. Zima (« La théorie comme discours et sociolecte », p. 21-33), une « discussion » de Marc Dominiczy (« Langage, interprétation, théorie », p. 231-258) et un « épilogue » de Silvana Borutti (« Perspectives épistémologiques et concepts opératoires pour l'analyse de discours », p. 261-271) qui tentent d'élever le propos général à un niveau épistémologique élargi.

Sciences du texte et analyse de discours, dont on ne peut que recommander la lecture, allie ainsi recul épistémologique, réflexion théorique, apport méthodologique et études pratiques. Savant mélange qui fait la force et l'utilité de l'ouvrage.

Références

- ADAM J.-M., 1999, *Linguistique textuelle. Des genres de discours aux textes*, Paris, Nathan.
- et al. éd., 2004, *Texte et discours: catégories pour l'analyse*, Dijon, Presses universitaires de Dijon.
- AMOSSY R., 2005, « The argumentative dimension of discourse », F. van Eemeren et P. Houtlosser éd., *Practices of Argumentation*, Amsterdam, Philadelphie, John Benjamins.
- éd., 1999, *Images de soi dans le discours. La construction de l'ethos*, Lausanne, Paris, Delachaux & Niestlé.
- et MAINGUENEAU D. éd., 2003, *L'analyse du discours dans les études littéraires*, Toulouse, Presses universitaires du Mirail.
- Anonyme, 2005, « Dialogus seu cursus de discurso », *Texto!* (<http://www.revue-texto.net/Dialogues/dialogus.html>).
- CHARAUDEAU P. et MAINGUENEAU D. éd., 2002, *Dictionnaire d'analyse du discours*, Paris, Le Seuil.
- DARBELLAY F., 2005, *Interdisciplinarité et transdisciplinarité en analyse des discours. Complexité des textes, intertextualité et transtextualité*, Genève, Slatkine.
- MAINGUENEAU D., 2002, « Problèmes d'ethos », *Pratiques*, n° 113-114, p. 55-67.
- PLANTIN C., 1996, *L'argumentation*, Paris, Le Seuil.
- RASTIER F., 2001, *Arts et sciences du texte*, Paris, PUF.
- 2005, « Discours et texte » (1^{re} partie), *Texto!* (http://www.revue-texto.net/Reperes/Themes/Rastier_Discours.html).
- ZIMA P. V., 2003, *Théorie critique du discours*, Paris, L'Harmattan.

Damon Mayaffre
CNRS (Bases, corpus et langage),
mayaffre@unice.fr